



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

François RABELAIS

(France)

(1483-1553)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées**

Bonne lecture !

François Rabelais est né en 1494, à la métairie de la Devinière, non loin de Chinon. Son père, avocat à Chinon, était un assez gros propriétaire : l'oeuvre de Rabelais abonde en souvenirs du terroir familial et en allusions aux gens de justice. D'abord, il fut instruit dans l'abbaye, toute proche, de Seuilly. Puis, en 1511, il fut novice au couvent de la Baumette (aux portes d'Angers). Il a ainsi subi les méthodes scolastiques, qu'il eut en horreur. De 27 à 33 ans (1521-1527), devenu moine, il poursuivit son activité studieuse. Il fut d'abord chez les franciscains du Puy-Saint-Martin, à Fontenay-le-Comte, capitale du Bas-Poitou. Il se passionna pour le grec. Il échangea des lettres (en latin et en grec) avec Guillaume Budé (dont l'une, en 1521, sur les ténèbres de l'époque précédente et la lumière actuelle). Il traduisit en latin le second livre d'Hérodote. Il fréquenta un groupe de juristes passionnés d'humanisme, qui se réunissaient autour d'André Tiraqueau, auteur d'un livre en latin sur '*Les lois du mariage*' ; il s'y familiarisa avec le droit ; il assista à des débats sur les droits des femmes et sur le mariage, qui allaient trouver leur écho dans '*Le Tiers Livre*'. À la fin de 1523, il se vit retirer ses livres de grec par ordre de la Sorbonne qui luttait contre l'étude de l'écriture sainte dans les textes originaux. Protégé par son évêque, Geoffroy d'Estissac, avec l'autorisation du pape, il passa à l'ordre des bénédictins, qui était plus favorable à l'étude des matières profanes et, entre autres, du grec et du droit. Il passa chez les bénédictins de Maillezais, non loin de Fontenay-le-Comte. Familier de l'évêque, il l'accompagna dans ses déplacements à travers le Poitou, se mêlant au peuple, aux paysans dont il observa les mœurs et le dialecte ; ainsi, au terme d'une jeunesse studieuse, ce moine ouvrit joyeusement ses sens à la vie. Il séjourna à l'abbaye de Ligugé, en compagnie du poète Jean Bouchet qui l'initia aux acrobaties verbales des rhétoriciens. Dans ces abbayes, il dut entendre bien des discussions sur les problèmes du christianisme et de la Réforme. Il semble qu'à Fontenay-le-Comte le milieu humaniste ait été partisan d'épurer la religion catholique (évangélisme), favorable au gallicanisme et à l'autorité royale, en face des ambitions temporelles des papes. Enfin, il compléta, à l'université de Poitiers, sa connaissance du droit, des gens de justice, des termes de jurisprudence, qui allaient lui inspirer tant d'allusions satiriques. Il est difficile de suivre ses déplacements de 1528 à 1530. Il aurait été tour à tour étudiant à Bordeaux, Toulouse, Orléans et Paris où il dut se défroquer et prendre l'habit de prêtre séculier. Il put observer, dans le détail, la vie, les mœurs et le langage des étudiants, surtout à Paris et à Montpellier où il s'inscrivit en septembre 1530. Il y étudia la médecine, pour gagner sa vie et élargir sa culture humaniste, car on étudiait alors l'anatomie, la physiologie, la physique, dans les auteurs grecs (notamment Aristote), et l'histoire naturelle dans Pline. Bachelier au bout de six semaines, candidat à la licence, il fut chargé d'un cours et commenta dans le texte grec les médecins Hippocrate et Galien ; c'était une innovation importante, car on les étudiait jusque-là dans une mauvaise traduction latine. À Lyon, au début de 1532, il se fit connaître en publiant des ouvrages d'érudition dont un livre d'Hippocrate avec des commentaires. Sa réputation lui permit (sans être docteur) d'être nommé médecin de l'Hôtel-Dieu où il soigna deux cents malades. Dès lors, il exerça la médecine avec succès dans diverses villes de France, tout en se consacra à ses activités d'écrivain et d'humaniste. Il fut ainsi vraisemblablement l'éditeur critique d'un ouvrage anonyme, une énorme facétie populaire, intitulée '*Les grandes et inestimables croniques du grand et énorme géant Gargantua*'. C'était un recueil de légendes en rapport avec le cycle arthurien, qu'il dota d'une table des matières de sa composition. Devant le succès remporté, il eut l'idée d'exploiter la même veine, d'inventer un fils au géant. À l'automne de 1532, à l'âge de trente-huit ans, il publia à Lyon, sous le pseudonyme de «*Maistre Alcofribas Nasier*» (anagramme de François Rabelais) :

**“Les horribles et espoventables faits et prouesses du très renommé Pantagruel
Roy des Dipsodes, filz du grand géant Gargantua”**
(1532)

Roman

Juste après le meurtre d'Abel par Caïn, un peu avant Noé, l'ingestion de nèfles provoqua des déformations diverses dont le gigantisme, fit naître la race des géants. Un de ces géants est Pantagruel dont est donnée, occupant bien trois pages, la plaisante généalogie de ses ancêtres mythologiques, bibliques, médiévaux, folkloriques, qui aboutit à Gargantua, fils de Grandgousier et père de Pantagruel. Lors de la naissance, sa mère, Badebec, fille du roi des Amaurotes en Utopie, après que les sages femmes eussent assisté à l'arrivée de tout un convoi de victuailles et, enfin, de l'enfant tout velu, mourut en couches. Gargantua, mari et père, ne sut s'il devait se réjouir de la naissance ou pleurer la mort de sa femme : on le vit alors pleurer comme une vache pour ensuite rire comme un veau ; mais, vu son grand âge, il décida de pleurer moins et de boire davantage. C'était un jour de grande sécheresse, *«et parce que en ce propre jour naquit Pantagruel, son père lui imposa tel nom, car Panta, en grec, vaut autant à dire comme tout, et Gruel, en langue hagarène [=arabe], vaut autant comme altéré. Voulant inférer qu'à l'heure de sa nativité le monde était tout altéré, et voyant, en esprit de prophétie, qu'il serait quelque jour dominateur des altérés.»*

Le bébé se signale, bien entendu, par son appétit gigantesque et une force prodigieuse ; il se nourrit du lait de quatre mille six cents vaches ; lorsque, un soir, s'étant détaché, il rejoint la salle du banquet, c'est l'ébaudissement ; il dévore la vache qui le nourrit ; il brise d'un coup de poing le navire qui lui sert de berceau.

Devenu étudiant, il fait, avec son précepteur, Epistémon («le sage» en grec), le tour des universités françaises : Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Valence, Bourges, Poitiers, Orléans, Paris. À Poitiers, pour réjouir les étudiants, il édifie la «*Pierre levée*» en plaçant une roche sur quatre piliers. À Orléans, il rencontre un «*écolier limousin*» qui, pour l'éblouir, lui conte la vie des étudiants parisiens en un français écorché de latin, commençant par : «*De l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce*» ; aussi Pantagruel s'empporte-t-il contre lui ; comme il le prend à la gorge, l'autre retrouve subitement son patois limousin pour implorer la pitié du géant. Avant de partir, Pantagruel met en place la cloche de l'église d'Orléans et, comme il donne l'aubade aux passants, il fait tourner leur vin ! À Paris, sa première visite est pour la célèbre bibliothèque de théologie Saint-Victor, dont est donné le catalogue, ce qui est prétexte à dresser une liste comique de livres aux titres souvent grotesquement latinisés. Peu après lui parvient une lettre de son père, Gargantua, qui, voulant qu'il devienne un «*abîme de science*», lui indique un programme d'étude très complet (les langues anciennes, l'histoire, la géographie... ainsi que les arts de la chevalerie) et lui trace une ligne de conduite morale. Docile aux conseils de son père, il étudie avec l'ardeur passionnée d'un humaniste, fait de rapides progrès, car «*il avait l'entendement à double rebras [repli]*». Il soutient publiquement neuf mille sept cent soixante-quatre thèses.

Un jour, alors qu'il se promène près de l'abbaye Saint-Antoine, il rencontre un bien curieux personnage à la mine noble mais aux vêtements qui trahissent une pauvreté certaine. Il l'interroge et l'autre, dénommé Panurge (en grec : «qui est apte à tout faire»), lui répond en trente-six langues. Pantagruel, éprouvant pour lui une affection immédiate, décide d'en faire son compagnon et l'«*aima toute sa vie*» : ils n'allaient plus se quitter.

Le géant est à présent un maître accompli et, afin de tester ses connaissances, fait placarder de par la ville neuf mille sept cent soixante-quatre questions sur lesquelles il veut bien disputer. Sa réputation d'habile juriste est bientôt telle qu'on le convie à trancher les cas difficiles, dont le différend entre Baysecul et Humevesne auquel nul ne comprend plus rien ; négligeant les énormes dossiers accumulés sur l'affaire, il décide d'entendre contradictoirement les deux

plaideurs et répond à leurs bredouillements incompréhensibles par une sentence également inintelligible.

Panurge passe, pour quelques chapitres, au premier plan avec le récit de son évasion des mains des Turcs, ses suggestions obscènes sur la manière de bâtir les murailles de Paris, sa vente d'indulgences et son habileté à marier les vieilles. Ses mœurs, longuement décrites, montrent un joyeux drille et mauvais garçon : il fait une farce de très mauvais goût à une femme noble qui refusait ses avances, la faisant pourchasser par les chiens de la ville ! Il se substitue à son maître dans la dispute par signes avec Thaumaste, un savant anglais qui souhaitait parler de philosophie, de géomancie et de cabale.

Gargantua ayant été «*translaté au pays des fées par Morgue*», les Dipsodes [«Altérés»] en profitent pour attaquer les terres des Amaurotes dans le pays d'Utopie. Pantagruel et ses compagnons s'y rendent par mer, au-delà du cap de Bonne-Espérance. Avant le combat, Pantagruel adresse à Dieu une grave prière. Panurge prend au lacet six cent soixante chevaliers ennemis ; puis Pantagruel les assoiffe et les compisse, attaque trois cents géants munis de pierres de taille et commandés par Loup-Garou, géant armé d'enclumes. Il abat ce dernier, puis se sert de son cadavre comme d'une massue pour assommer les autres géants qui sont finalement «*égorgetés*» par Panurge et ses compagnons. Après cette victoire, Panurge recoud la tête d'Épistémon qui avait été tranchée par une pierre. Ce dernier, étant descendu aux Enfers où les hommes célèbres occupent des contre-emplois, raconte ce qu'il y a vu : il est peuplé des grands personnages de l'Antiquité ainsi que des papes : «*Ceux qui avaient été gros seigneurs en ce monde ici, gagnaient leur pauvre, méchante et paillardie vie là-bas*» ; ils la gagnent «*à vils et sales métiers*». «*Au contraire, les philosophes, et ceux qui avaient été indigents en ce monde, de par delà étaient gros seigneurs en leur tour*». Pantagruel conquiert entièrement le pays des Dipsodes, dont le roi, Anarche, est fait marchand «*de sauce verte*». Afin de fêter cet événement, Pantagruel donne un banquet au cours duquel, à coups de pets, il crée la race des Pygmées. Puis Gargantua et Pantagruel parcourent le pays en vainqueurs et reçoivent les clés de toutes les villes, excepté celle des Almyrodes. En chemin, Pantagruel couvre son armée de sa langue afin de la protéger de la pluie. L'auteur en profite pour visiter la bouche du géant et y découvre villes et villages à sa mesure.

Après qu'il soit passé par une courte maladie, nous prenons congé de Pantagruel. L'auteur admet qu'il a écrit quelques balivernes mais que nous ne fûmes pas plus sages de les lire !

Commentaire

Alors que son prédécesseur anonyme visait uniquement le public populaire avec un merveilleux gigantesque et féérique, un mélange de fiction et de réalité historique, Rabelais, si son histoire ne paraît qu'un prétexte à «*fanfreluches antidotées*» et joyeuses calembredaines, si les géants, qui plaisent au public populaire, sont la promesse de nombreux éclats de rire, ils représentent surtout un nouveau type d'homme : celui de la Renaissance. Ainsi montra-t-il une supériorité éclatante. De plus, à ces mêmes effets comiques, il en joignit d'autres, tirés de farces estudiantines et de ses vastes lectures ; dans cette oeuvre bouffonne, il inséra mille détails tirés de la vie réelle. Surtout, certains chapitres, nettement au-dessus de l'esprit populaire, expriment l'idéal humaniste, critiquent la routine des sciences juridiques, prennent position en faveur de l'évangélisme.

Le début de l'ouvrage est propre à frapper l'imagination du lecteur. La généalogie de Pantagruel est la parodie la généalogie du Christ, car il est lui-même une figure christique.

«*Amaurotes*» et «*Utopie*» sont des noms empruntés à l'«*Utopie*» de Thomas More.

On voit, en particulier avec l'épisode de l'«*écolier limousin*» que les préoccupations linguistiques sont importantes dans l'ouvrage.

La célèbre lettre de Gargantua à son fils a été lue comme un manifeste de l'humanisme de la Renaissance. Elle loue le rétablissement de toutes les disciplines et des langues avec des

accents semblables à ceux de la lettre de 1521 de Rabelais à l'humaniste Budé. Elle traduit avec lyrisme l'enthousiasme des humanistes pour la culture et la sagesse antiques. On y trouve le rêve d'une connaissance universelle et totale. D'ailleurs, l'éducation de Pantagruel procède de l'encyclopédisme, embrasse tous les domaines du savoir : l'étude des auteurs grecs et latins, le legs de l'Antiquité étant tenu pour indispensable ; ensuite et surtout, l'esprit nouveau qui anime les sciences. Ce qu'on a pu appeler le pantagruélisme est un idéal de sagesse : vivre en paix, joie et santé, faire toujours grande chère et être curieux de tout. N'était pas oubliée la formation morale que Rabelais faisait reposer sur la foi religieuse, le ton étant évangélique.

Le jugement de Pantagruel sur le différend est une satire de l'obscurité des procès, une critique des lenteurs de la justice et de l'incompétence des commentateurs.

De Panurge, on a pu penser qu'il était le double de Pantagruel.

La grave prière adressée à Dieu par Pantagruel avant le combat est un écho des sympathies de Rabelais pour les évangéliques.

La guerre, déclenchée par l'envahissement du pays des Amarautes par les Dispodés, engendre des épisodes comiquement épiques.

La guérison miraculeuse par Panurge d'Épistémon est un jeu sur le monde à l'envers, tout comme la descente du narrateur dans la bouche de Pantagruel.

La première originalité de l'auteur fut le langage nouveau qu'il introduisit dans la littérature. S'il raconta la naissance de ses géants sur le mode biblique, il ne tarda pas à écrire un plaidoyer pour la langue naturelle (lettre de Gargantua à Pantagruel) et alla même jusqu'à condamner ceux qui abusaient du latin et du grec (rencontre de l'élève limousin). Enfin, dans l'épisode du procès, Rabelais poussa la langue dans son ultime retranchement : parler pour ne rien dire, et cela juste après l'épisode de Panurge (proposition inverse). Nombre de mots, d'expressions furent inventés par l'auteur afin de divertir, de faire rire son lecteur.

"*Pantagruel*" eut du succès, et Rabelais en profita pour lancer, au début de 1533, un almanach bouffon, la "*Pantagrueline prognostication*".

Puis, il publia :

***"La vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel,
jadis composée par l'abstracteur de quintessence. Livre plein de pantagruélisme"***
(1534)

Roman

Dans le prologue en vers, Rabelais se choisit un public vaste, aussi bien noble que populaire et véroleux, et le prévient que son ouvrage, tels les silènes (petites boîtes peintes de dessins qui prêtent à rire mais qui contiennent des fioles de potions efficaces), s'il sera une détente, s'il provoquera le rire («*Mieux est de ris que de larmes écrire / Parce que rire est le propre de l'homme.*»), contient plus. Il ne faut donc pas s'en tenir à des apparences parfois irrésistiblement bouffonnes : il faut «*rompre l'os et sucer la substantifique moelle*». Ce grave développement aboutit à un tissu de plaisanteries. Mais, si l'on découvre dans Homère ou Ovide toute une sagesse cachée à laquelle ces auteurs n'avaient nullement songé, pourquoi n'en ferait-on pas de même pour ce livre écrit en «*buvant et mangeant*»? «*Aussi est-ce la juste heure d'écrire ces hautes matières et sciences profondes*».

Le récit débute par la découverte dans un tombeau de la généalogie de Gargantua et d'une pièce de vers énigmatiques, les "*Fanfreluches antidotées*", à allusions mythologiques, religieuses et politiques.

Gargantua naît par l'oreille gauche de sa mère, et ses premiers cris éclatent au milieu d'une formidable ripaille de paysans dans la région de Chinon. Il réclame : «*À boire ! à boire ! à boire !*» Son père, Grandgousier, constatant alors : «*Que grand tu as !... le gosier*», les assistants dirent qu'il devait avoir le nom de «*Gargantua*». Nourri par le lait de dix-sept mille neuf cent treize vaches, le jeune géant se développe admirablement, montrant son goût précoce pour le vin comme son ingéniosité dans l'invention d'un torchecul. L'auteur nous décrit alors longuement ses vêtements avec force références à des auteurs anciens. Nous avons droit à une discussion sur la signification des couleurs blanc et bleu où sont condamnées certaines interprétations de rébus. Nous assistons aux jeux de l'enfant et à une conversation qui révèle à Grandgousier «*le haut sens et merveilleux entendement de son fils*». Il décide donc de confier l'éducation du jeune prodige à «*un grand docteur en théologie nommé maître Thubal Holopherne*». Sous la férule de ce théologien ès lettres latines, il apprend un alphabet («*par cœur au rebours*») en cinq ans et trois mois ; puis des livres de vocabulaire et de grammaire entièrement en latin, en treize ans six mois et deux semaines ; puis un autre ouvrage de grammaire latine avec des commentaires en dix-huit ans et onze mois ; puis un calendrier populaire en seize ans et deux mois ; enfin une série de livres de rhétorique, «*et quelques autres de semblable farine*». Gargantua «*en devenait fou, niais, tout rêveux et rasoté*». Naïvement, il prend la défense de cette éducation néfaste dont sa nature «*flegmatique*» s'accommode trop bien. Il passe en effet beaucoup de temps à jouer aux dés et aux cartes (ce qui nous vaut l'énumération de deux cents jeux !), boit copieusement, dort deux ou trois heures, se remet à boire, étudie quelque peu, prend le repas du soir, se livre à une autre beuverie et à des jeux divers ; enfin, il «*dormait sans débrider jusqu'au lendemain huit heures*.»

Pris de colère, Grandgousier décide que son fils fera ses études à Paris, sous la direction du sage Ponocrates (dont le nom signifie «le travailleur» en grec). Au cours du voyage, son énorme jument abat les bois du pays qu'il appelle «*beauce*». À Paris, il vole les cloches de Notre-Dame pour les mettre au cou de sa jument. Son programme éducatif est ensuite la matière de chapitres denses. Ponocrates, après avoir pris connaissance de «*la vicieuse manière de vivre de Gargantua*», fait appel à un médecin pour le «*remettre en meilleure voie*» : par un purgatif, il «*lui fit oublier tout ce qu'il avait appris sous ses antiques précepteurs*». Puis il l'éduque de sorte qu'il ne perde pas une seule heure de la journée pour devenir à la fois un humaniste initié à fond aux sciences les plus diverses, aux leçons de choses et à la connaissance de la vie pratique, et un gentilhomme rompu au métier des armes car il sera un jour roi et chef militaire. Des exercices physiques font de lui un athlète et un homme de guerre accompli : voltige à cheval, maniement de toutes sortes d'armes, chasse à courre, saut, natation, canotage, escalade d'un arbre et d'une muraille, lancement de divers projectiles, haltères, etc.. Il s'adonne à ces exercices variés avec ardeur et sens pratique. D'autres fois, Ponocrates et lui allaient dans les allées d'escrime. Ils visitaient aussi «*les boutiques des drogueurs, herbières et apothicaires*» et allaient écouter les boniments des bateleurs et faiseurs de tours. Une fois par mois, une sortie à la campagne égale les étudiants qui s'ébattent en liberté, non sans profit toutefois puisqu'ils se rappellent alors des vers de Virgile, d'Hésiode, etc. et en composent eux-mêmes.

La seconde partie du livre est consacrée à la «*guerre picrocholine*» qui eut lieu dans le Chinonais, «*entre les fouaciens de Lerné et ceux du pays de Gargantua*», Lerné étant le pays de Picrochole, qui est le type même du mauvais prince «*hors du sens et délaissé de Dieu*», irritable et irréfléchi, impulsif et atrabilaire, avide d'aventures et ne rêvant que de conquête universelle. Un incident ayant tourné à la rixe puis à la bagarre générale, Picrochole accepte sans l'ombre d'une enquête un récit mensonger et, plein d'une excitation belliqueuse, saisit le premier prétexte de faire la guerre, prête l'oreille aux excitations intéressées de ses généraux, se grise de proclamations et de formules ronflantes. Mais il est un piètre organisateur : il n'a pas d'armée régulière mais des pillards indisciplinés, un équipement désuet et hétéroclite, des officiers désignés entre deux bouchées, à la dernière minute. Au contraire, Grandgousier, prince pacifique et prudent, faisant

preuve de sagesse politique, conscient du sens profond de son métier de roi, s'entoure d'un conseil de sages et mène une enquête minutieuse pour connaître la nature et les circonstances exactes de l'incident qui menace la paix. Comme les guerres naissent souvent de motifs futiles, il s'efforce de réduire le débat à ses proportions véritables, «*quelques fouaces*», sans prononcer, à propos d'individus sans importance, les grands mots d'honneur et de gloire qui enveniment les querelles entre les peuples. Mais, s'il pousse l'esprit pacifique jusqu'à vouloir, en dédommageant largement Picrochole (pour cinq fouaces qui ont été prises, il en donne cinq charretées !), acheter la paix qui lui coûtera moins que la guerre, s'il se conduit en roi modéré, prêt à toute conciliation, c'est qu'il est assez fort pour pouvoir se permettre ces concessions extrêmes : il a eu la sagesse d'appeler Gargantua à son secours, de se ménager des alliances et d'entretenir, dès le temps de paix, dans ses places fortes, une armée permanente parfaitement équipée, entraînée et disciplinée. Picrochole, prenant ces concessions pour de la faiblesse, confisque «*argent et gouaces et bœufs et charrettes*», congédie brutalement les messagers de paix, attaque l'abbaye de Seuillé dont les moines, étant prisonniers de leurs mœurs pacifiques, sont désarmés devant les conquérants. Mais l'un d'eux, frère Jean des Entommeures, homme d'action tout heureux de déployer son énergie pour une cause juste, devient le personnage central des affrontements. Et les moineçons sont ravis de cet intermède dans leur existence monotone. Avec le bâton de la croix, frère Jean des Entommeures sauve le clos de son abbaye.

Gargantua, arrivant de Paris, commence par massacrer un groupe d'ennemis, puis démolit à coups de massue le château de Vède. De son côté, frère Jean des Entommeures se distingue par ses exploits militaires contre une «*escarmouche*» envoyée par Picrochole ; fait prisonnier, il se délivre, assomme ses gardiens et prend à son tour le capitaine Touquedillon. Les voisins et alliés de Grandgousier offrent à Gargantua l'appui de leur armée et de leur argent. Mais il est assez fort pour remporter seul la victoire. Après un rude assaut où le frère Jean se distingue encore par son courage et son initiative, il s'empare de La Roche-Clermaud. Picrochole s'enfuit, sous le coup de la colère, abat son cheval ; il est malmené par des meuniers à qui il voulait prendre leur âne ; enfin, après avoir entendu une sorcière lui dire «*que son royaume lui serait rendu à la venue des coquecigrues*», il disparaît et serait devenu portefaix à Lyon. Après la victoire, Gargantua, dans un discours magnanime aux vaincus, traite les Picrocholistes avec mansuétude et les renvoie dans leurs foyers, exposant dans une belle harangue les avantages politiques de la générosité. Puis il récompense largement ses compagnons en leur distribuant des châteaux et des terres.

Gargantua acquiesce à la demande de frère Jean de fonder une abbaye à son devis, et bâtit au bord de la Loire l'abbaye de Thélème (en grec «volonté libre»), un splendide château de la Renaissance. Au contraire de toutes les autres, cette abbaye n'a pas de mur extérieur, pas d'horloge. Ses règles sont diamétralement opposées aux règles habituelles. L'entrée est interdite aux «*hypocrites, bigots, cagots*», gens de justice et usuriers, mais sont invités nobles chevaliers, prêcheurs évangéliques, dames de haut parage, tous portant de riches vêtements et des bijoux, les femmes «*depuis dix jusqu'à quinze ans ; les hommes depuis douze jusqu'à dix-huit*». On peut être marié. La devise étant «*Fais ce que voudras*», chacun vit selon son franc arbitre. Mais «*on fonde ici la foi profonde*», et, s'il n'y a pas d'église, chacune des neuf mille trois cent trente-deux chambres dispose d'une chapelle particulière.

Commentaire

Ce livre devenait donc le premier de la geste des géants dont "*Pantagruel*" formait le livre II. Rabelais reprenait le sujet des "*Grandes Croniques*", mais avec une maîtrise qui faisait de son livre une oeuvre originale.

Le plan est parfaitement net : enfance et études de Gargantua (sa livrée ayant pour emblème l'Androgyne de Platon et en lettres grecques la devise de saint Paul : «La charité ne cherche pas son propre avantage»), l'ouvrage est inscrit sous ce double patronage - les épisodes du voyage à

Paris reprenaient ceux des "*Grandes chroniques*") ; ses exploits dans la guerre picrocholine ; récompenses aux vainqueurs et description de Thélème. Plus que le merveilleux gigantesque, c'est le réalisme des mœurs qui passe au premier plan : l'action se déroule à Paris, dans le milieu des étudiants, ou en plein Chinonais, dans ce monde des paysans et des moines que Rabelais connaissait à merveille. Le livre fourmille de souvenirs personnels et d'allusions aux plus menus faits de l'histoire locale. Enfin, la chose était indiquée dès le prologue, Rabelais exprimait son avis sur diverses questions sérieuses, revenait sur le problème de l'éducation, flétrissait la guerre et les conquérants, attaquait les théologiens de la Sorbonne, la paresse des moines et les superstitions religieuses, se prononçait cette fois encore en faveur du retour à la pure doctrine évangélique (c'est qu'en 1534, les humanistes du Collège Royal avaient été, malgré la Sorbonne, autorisés par François Ier à étudier l'écriture sainte dans le texte original, et les idées nouvelles paraissaient sur le point de l'emporter).

Rabelais saisit l'occasion de l'éducation de Gargantua pour railler les méthodes d'éducation du Moyen Âge auxquelles l'humanisme était en train de porter un coup fatal. Ses maîtres étaient appelés «*sorbonagres*» dans les premières éditions. On voit les défauts de cette éducation : longues études ingrates et entièrement livresques, sans rapport avec la vie ni avec la connaissance du monde, appel à la mémoire mécanique et non à l'intelligence, paresse, mépris de l'hygiène et de l'activité intellectuelle, goinfrerie, dévotion formaliste. C'était toutefois une critique rétrospective de l'éducation médiévale qui était déjà blessée à mort par les humanistes : à l'époque de Rabelais, l'imprimerie, les influences d'Érasme et de ses disciples avaient balayé les manuels scolastiques et, dans les collèges, on étudiait les Anciens. L'éducation humaniste était fondée sur l'éveil et la diversité des disciplines et des expériences, toujours référées néanmoins à l'Antiquité ; elle proposait en somme l'idéal antique d'une formation harmonieuse de l'esprit et du corps.

Dans cette épopée bouffonne qu'est «*la guerre picrocholine*», Rabelais transposa dans le mode héroï-comique l'histoire du procès qui, peu avant "*Gargantua*", venait d'opposer Gaucher de Sainte-Marthe, seigneur de Lerné, à son voisin, Antoine Rabelais (père de l'écrivain), parlant comme avocat au nom des bourgades qui, dans le roman, sont alliées de Grandgousier. Gaucher de Sainte-Marthe était accusé de gêner la navigation sur la Loire par des pêcheries installées en amont de Saumur. Le théâtre de la guerre est le pays natal de Rabelais, un carré de deux lieues de côté dont il évoqua les plus petites bourgades (en particulier ses terres familiales). Nous assistons aux exploits les plus variés. La guerre fournit maints épisodes comiques, et est déclenché, même aux instants les plus tragiques, un immense éclat de rire.

Surtout, «*la guerre picrocholine*» permit à Rabelais d'exprimer l'essentiel de ses idées sur la paix et la guerre. Jamais peut-être il n'a plus heureusement réalisé la fusion des idées sérieuses, de l'observation réaliste des mœurs et de l'art de conter. N'oubliant pas qu'il était philosophe, il mit tous les torts du même côté pour nous rendre plus sensible la leçon morale. Quand la force est déchaînée, on ne peut en effet l'arrêter que par la force, et l'exemple de frère Jean prouve qu'il vient un moment où les prières ne suffisent plus. Encore convient-il de combattre avec le plus de modération possible, en n'oubliant jamais que les ennemis sont aussi des êtres humains et qu'au terme de la guerre il faudra de nouveau construire la paix. Il est opposé à la guerre de conquête : ridiculisant la folie ambitieuse, l'esprit belliqueux de l'irritable Picrochole qui joue au grand conquérant et aspire à la monarchie universelle, il fait admirer au contraire la sagesse du «*vieux bonhomme Grandgousier*», modèle des princes qui observe la loi de l'Évangile «*par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres*» ; qui est conscient de ses devoirs envers ses sujets et soucieux de leur éviter le fardeau et les douleurs de la guerre (le christianisme, en enseignant aux êtres humains qu'ils sont tous frères, a changé en crimes les prouesses d'autrefois) ; qui est pacifique et charitable envers ses voisins, car les peuples sont unis par des liens de solidarité économique. À l'usage des rois «*très-chrétiens*», Rabelais insista sur l'opposition fondamentale entre l'idéal chrétien et la guerre de conquête. Le grand discours que fait Grandgousier est baigné de christianisme et de

sagesse antique, s'inspire d'un sens très profond de la fraternité humaine. Quand surviennent des conflits, le prince doit d'abord garder son sang-froid, ce que n'a pas fait le déplorable Picrochole, tandis que cet homme de bonne volonté qu'est Grandgousier déclare : «*Je n'entreprendrai guerre que je n'aie essayé tous les arts et moyens de paix*» et va jusqu'à l'extrême limite des concessions. Derrière la guerre picrocholine, on a relevé le double écho d'une querelle entre le père de Rabelais et un voisin, et du conflit entre François Ier et Charles Quint. On peut signaler qu'en 1534, pour éviter l'inconvénient des bandes de mercenaires, François Ier créa sept légions provinciales, recrutées chacune dans une province (Normandie, Guyenne, etc.).

Dans "*Gargantua*", les héros de Rabelais (même les rois et les géants) ressemblent aux paysans du crû (fouaciers, métayers et bergers) dont il connaissait parfaitement les mœurs et le langage, ou bien aux moines de Seuilly où il avait fait ses premières études. Il se dégage de ces pages une inoubliable saveur de réalité campagnarde. Il renonça presque entièrement au merveilleux des géants : Gargantua et Grandgousier l'emportent par leur intelligence et par leur sagesse plus que par leur supériorité physique. Il eut le don d'évoquer le monde rustique, de camper avec une grande vérité d'observation (même dans la caricature) divers types humains (Picrochole, Grandgousier, Frère Jean, personnage héroï-comique) et surtout d'animer d'une vie intense certaines fresques, hautes en couleur et débordantes d'action. Pourtant, par une fantaisie pleine d'humour, il s'évada parfois de cette réalité pittoresque en transformant les propriétaires terriens en rois puissants et les métairies en places fortes, en faisant évoluer dans le cadre étroit de ses terres familiales des troupes plus nombreuses que les plus fortes armées du temps.

Rabelais se livra aussi à la complaisante description de l'utopie qu'est l'abbaye de Thélème, dont le bâtiment évoquent l'architecture renaissante. La devise «*Fais ce que voudras*» s'oppose entièrement à l'ascétisme monacal. Il s'agit de concilier le christianisme retrempé à ses textes originaux et l'épanouissement total de la nature humaine, aspiration essentielle de la Renaissance. Rabelais croyait cette conciliation possible, au moins pour une élite de «*gens libères*» dont la beauté naturelle s'épanouirait plus largement dans un climat de liberté. Mais l'existence épicurienne dont est donné ainsi un tableau peut-elle s'accorder avec l'esprit du christianisme?

En octobre 1534, l'affaire des placards irrita le roi qui laissa carte blanche à la Sorbonne contre les hérétiques. Les ouvrages de Rabelais furent donc condamnés. Il interrompit sa production littéraire, quitta prudemment Lyon en février 1535 et jugea bon, pour quelques années, de se consacrer uniquement à la médecine.

Il devint l'un des premiers médecins du royaume et sa réputation lui valut la protection de l'évêque de Paris, Jean du Bellay (le cousin du poète), qui l'emmena avec lui à Rome, une première fois en 1534 (janvier-mai), une deuxième fois en 1535-1536. Rabelais réalisait ainsi un de ses rêves d'humaniste : il visita les ruines, enrichit sa connaissance de l'art antique, et étudia de près les mœurs de la cour pontificale dont il allait faire une vive satire. Il y apprit aussi l'arabe. Au cours de ce second voyage à Rome, il obtint son absolution pour avoir quitté le froc bénédictin, et reçut l'autorisation d'entrer à l'abbaye de Saint-Maur. Elle fut sécularisée et, se trouvant de ce fait libéré de ses vœux monastiques, il put reprendre en 1536 son activité de médecin en habit de prêtre séculier.

En avril-mai 1536, il passa à Montpellier la licence et le doctorat.

En 1537, il exerça et enseigna la médecine à Lyon et à Montpellier, expliquant à nouveau Hippocrate dans le texte grec, et pratiquant dans les deux villes des dissections de cadavres, méthode nouvelle d'observation directe qui obtint un vif succès.

En 1540-1543, son habileté de médecin lui assura aussi un séjour à Turin auprès de Guillaume du Bellay, gouverneur du Piémont et frère du cardinal.

Cherchant à gagner la faveur du roi, dans une réédition de 1541, ayant réuni ses deux ouvrages en les présentant dans l'ordre chronologique de la fiction sous le titre de *‘Grandes annales ou cronicques tresveritables des gestes merveilleux du grand Gargantua et Pantagruel son filz’*, il donna des gages d'orthodoxie en remplaçant par «sophistes» les mots «Théologiens, sorbonagres, sorbonicoles».

En 1543, il devint maître des requêtes.

De 1543 à 1546, il exerça la médecine en Poitou.

En 1545, il obtint un privilège royal pour imprimer librement ses livres pendant dix ans.

Il fit paraître :

***‘Tiers Livre des faitz et dictz heroïques du noble Pantagruel,
composez par M. Franç. Rabelais docteur en Midicine et Calloïer des Isles Hieres’.***
(1546)

Roman

Nous voyons d'abord comment Panurge «mangeait son blé en herbe» et faisait l'éloge des dettes. Puis il annonce son intention de se marier. Sera-t-il heureux? Sa femme lui sera-t-elle fidèle? Il découvre alternativement les avantages et les inconvénients du mariage, et Pantagruel lui répond en écho, tantôt : «*Mariez-vous donc*», tantôt : «*Point donc ne vous mariez.*» Pour sortir de cette incertitude, ils interrogent en vain «*les sorts virgiliens*» et recourent à l'interprétation des songes ; puis ils consultent successivement : une sorcière du terroir, la sibylle de Panzoust ; le muet Nazdecabre qui s'exprime par signes ; le vieux moine mourant Raminagrobis que l'approche de la mort rend prophétique ; l'astrologue Her Trippa ; le frère Jean des Entommeures ; le théologien Hippothadès, qui lui conseille de se marier mais ne peut l'assurer de la fidélité de sa femme ; le médecin Rondibilis, qui n'est pas plus rassurant ; le philosophe sceptique Trouillogan, dont les réponses sont évasives ; le fou du roi Triboulet. Seul le juge Bridoye ne peut être consulté, car il est lui-même inquiet pour sa manière originale de rendre la justice. Toutes ces consultations extrêmement burlesques aboutissent chaque fois au même résultat : selon Pantagruel et frère Jean, les réponses obscures des uns et des autres prédisent à Panurge qu'il sera malheureux en ménage. Ce dernier, au contraire, n'écoutant que son désir de prendre femme, interprète favorablement toutes les prédictions et se berce d'illusions. Pantagruel et Panurge se retrouvent dans leur décision commune d'aller consulter l'oracle de la «*Dive Bouteille*». D'où leurs préparatifs de voyage : Pantagruel arme une flotte puissante et embarque «*grande foison de son herbe pantégruélien*».

Commentaire

Rabelais, étant devenu plus prudent, renonça à la satire religieuse, et les attaques qu'on trouvait dans *“Gargantua”* sont à peu près absentes du *‘Tiers Livre’* qui était d'inspiration tout à fait nouvelle, tient du dialogue philosophique, l'érudition y occupant une place importante. Les consultations de Panurge sur le problème de son mariage occupent la quasi-totalité du livre, consultation de ses proches, recours aux «*sorts virgiliens*» (qui consistaient à lire les premiers vers d'un livre de Virgile ouvert au hasard), aux songes, à des personnages possédant traditionnellement le don de divination (Raminagrobis pourrait être Jean Lemaire de Belges ; Herr Trippa était le médecin Corneille Agrippa ; Rondibilis était Rondelet, condisciple de Rabelais), décision d'aller consulter l'oracle de la «*Dive Bouteille*».

Il y a, dans les consultations bouffonnes de Panurge et les réponses qu'il reçoit, la diversité des interprétations que les personnages donnent aux signes, Panurge refusant toute interprétation défavorable, quelques bonnes scènes de comédie dont Molière allait se souvenir. L'épisode du

juge Bridoye permit à Rabelais d'exercer sa verve satirique : bêtise solennelle du juge bardé de citations latines, qui tire au sort ses sentences et se justifie en prenant à la lettre des textes métaphoriques ; paperasserie et superstition de la forme ; lenteurs et complications ruineuses. Beaumarchais allait se souvenir du personnage pour concevoir son Bridoison (*"Le mariage de Figaro"*).

Le problème du mariage de Panurge était en rapport avec les débats contemporains sur le mariage (où s'étaient illustrés les amis légistes de Rabelais Tiraqueau et Bouchard, Érasme, Corneille Agrippa) et la querelle des femmes, d'actualité chez les poètes du milieu du siècle. En fait, dépassant la question du mariage, Rabelais s'intéressa au problème de la résolution des perplexités de l'homme par les conseils ou par la révélation, et à la validité des méthodes divinatoires. Pantagruel y propose une ligne de conduite : *«Chacun doit être arbitre de ses propres pensées et de soi-même conseil prendre»* et ne jamais se laisser abuser par *«la philautie»* (terme érasmien utilisé par Rabelais dès 1532 dans une lettre-dédicace à Tiraqueau pour désigner un attachement entêté à sa propre doctrine et dont le remède est la connaissance de soi et la folie aux yeux du monde selon l'enseignement de saint Paul).

L'ouvrage est encadré de deux éloges paradoxaux : celui des dettes par Panurge et celui du *«pantagruélion»*, plante aux vertus extraordinaires, par le narrateur.

D'autre part, lassé du thème des géants, Rabelais mit au premier plan le personnage de Panurge et on oublie presque que Pantagruel est un géant : il est devenu philosophe, et sa sagesse consiste à garder une sérénité parfaite devant les événements et à considérer les folies humaines avec une large indulgence.

Le roman n'est bien souvent qu'une revue des ridicules et des vices, mais perce par instants un sentiment de confiance dans la nature humaine, aussi bien le corps que l'esprit. C'est le cas dans la description érudite et l'éloge du *«pantagruélion»* (il s'agit du chanvre) : *«en pantégruélion je reconnais tant de vertu, tant d'énergie, tant de perfection, tant d'effets admirables... qu'elle mérite d'être reine des plantes»* ; derrière l'humour et la fantaisie étourdissante de l'invention verbale, se glisse un hymne fervent à l'intelligence, une foi très vive dans le progrès de la science ; comme malgré lui, Rabelais passa d'une parodie burlesque de charlatan à une éloquence sincère et émue, pour recourir enfin à un mythe pittoresque au moent où l'audace de l'anticipation et la hardiesse de l'idée risquaient de devenir dangereuses pour lui.

Malgré la prudence dont Rabelais avait fait preuve (il avait mis une sourdine à ses attaques au moment où le pape avait réconcilié François Ier et Charles-Quint dans la lutte contre les hérétiques) et les protections dont il bénéficiait, le *"Tiers Livre"* n'en fut pas moins, comme les deux précédents, condamné par la Sorbonne. Après le supplice du protestant Étienne Dolet, de crainte d'être poursuivi pour ses ouvrages, il dut, en mars 1546, se réfugier un temps à Metz où il fut médecin.

De 1546 à 1548, il exerça à Lyon et dans le Midi de la France.

En 1548, il publia une rédaction partielle du *"Quart Livre"* : onze chapitres très sages (épisode des moutons de Panurge, descente à l'Île des Alliances, à l'île de Chely, pays de Cocagne, long épisode de la tempête), série de récits où il renonça à ses attaques contre les théologiens.

En 1548-1550, Jean du Bellay l'emmena de nouveau à Rome.

Il fut rappelé en France, peut-être pour porter au roi quelque communication importante de l'ambassadeur. On raconte qu'arrivant à Lyon et n'ayant pas d'argent pour payer son séjour dans une hôtellerie, il imagina ce stratagème : il se déguisa de manière à n'être reconnu de personne, fit avertir les principaux médecins de la ville qu'un docteur de haute distinction, au retour de longs voyages, souhaitait leur faire part de ses observations, leur révéla qu'il possédait un poison avec lequel il voulait faire mourir François Ier ; on l'arrêta en le traitant comme un prisonnier de haute distinction et on l'envoya à Paris où il put remplir sa mission auprès du roi. Ce moment délicat où il faut payer est restée connue sous le nom de *«quart d'heure de Rabelais»*.

De nouveau bien en cour, il obtint, en 1550, un privilège pour réimprimer ses ouvrages, et se remit au travail.

En janvier 1551, Jean du Bellay fit attribuer à son protégé la cure de Saint-Martin de Meudon. Rabelais en touchait le bénéfice, mais ne séjourna guère à Meudon : il vivait plus volontiers à Saint-Maur auprès de son protecteur.

Il publia :

“*Quart Livre des faits et dictz Heroïques du bon Pantagruel*”
(1552)

Roman

Dans un prologue, Rabelais fait l'apologie de la «*médiocrité*» (recherche du juste milieu).

Puis Pantagruel et ses compagnons s'embarquent au port de Thalasse sur une grande flotte. Ils se dirigent vers l'oracle de la «*Dive Bouteille*», «*près le Cathay [la Chine], en Inde supérieure*», en cinglant à travers l'Atlantique.

Entre deux escales, on voit Panurge se disputer avec le marchand de moutons Dindenault, et se venger de lui en amenant toutes ses bêtes à se précipiter dans la mer.

Les voyageurs visitent l'île des Chicquanous qui «*gagnent leur vie à être battus*» car ils perçoivent des amendes en dédommagement des coups qu'ils reçoivent. S'y oppose l'île de Chely, qui est un pays de Cocagne, mais permet une satire des pratiques de cour.

Après les îles de Tohu et Bohu, où vient de mourir Bringuenarilles qui se nourrissait de moulins à vent, survient une tempête où Panurge se comporte en poltron pour, une fois la tempête apaisée, faire de nouveau le brave !

Ils arrivent au pays des Macréons, où les êtres supérieurs passent les dernières années de leur longue existence.

Ils descendent à l'Île des Alliances.

Puis c'est l'île de Tapinois où règne Carême-Prenant, ennemi juré des Andouilles de l'île Farouche. Des Andouilles qui font le guet prennent Pantagruel pour leur ennemi et dressent une embuscade contre lui. Frère Jean revendique l'honneur de les combattre, et se met à la tête des cuisiniers (ce qui nous vaut l'énumération de cent cinquante noms tirés des mets, des ustensiles de cuisine...). Il en garnit une «*truie*» (tour de siège) à la manière du cheval de Troie. La bataille s'engage, aboutit à une immense débandade. Mais la lutte est interrompue par l'intervention miraculeuse, sous la forme d'un pourceau ailé, de Mardigras, «*premier fondateur et original de toute race andouillique*». Il survole le champ de bataille et déverse sur les Andouilles mortes et blessées un flot de moutarde qui leur rend la vie et la santé.

Après une escale à l'île de Ruach, dont les habitants ne se nourrissent que de vent, à l'île des «*gens qui ont des ans beaucoup*», les voyageurs visitent l'île des «*Papefigues*», hérétiques condamnés à la désolation qui sont pauvres et malheureux, puis l'île des «*Papimanes*», où l'on vit dans l'adoration béate du pape et de ses saintes décrétales. L'évêque Homenaz leur offre un grand banquet, leur expliquant «*comment par la vertu des décrétales est l'or tiré subtilement de France en Rome*».

À la limite de la mer Glaciale, les navigateurs entendent les bruits d'une bataille livée l'année précédente : ces bruits, qui s'étaient gelés, se font entendre à la faveur du dégel !

Finalement est évoqué le royaume de «*Messer Gaster*» (l'estomac), «*premier maître ès arts de ce monde*». «*Pour le servir, tout le monde est empêché [occupé], tout le monde labeure. Aussi pour récompense, il fait ce bien au monde, qu'il lui invente tous arts, toutes machines, tous métiers, tous engins et subtilités [...] Les corbeaux, les geais, les papegais, les étourneaux, il rend poètes ; les pies il fait poétrides et leur apprend langage humain proférer, parler, chanter. Et*

tout pour la tripe.» Suit l'énumération lyrique des prodiges que l'obligation de nourrir Messer Gaster fait réaliser à tous les êtres. Et sans cesse revient ce refrain : «*Et tout pour la tripe*». Après une scène scatologique, le livre s'achève par une invitation à boire.

Commentaire

Le "*Quart Livre*" est donc un récit de voyage qui évoquait les découvertes contemporaines du Nouveau Monde (au lieu de suivre la route des Portugais, par le cap de Bonne-Espérance, Pantagruel et ses compagnons cinglent à travers l'Atlantique comme Jacques Cartier dont les voyages intéressaient le public lettré), mais aussi les épopées antiques et encore un livret populaire, "*Le disciple de Panurge*", qui décrivait les navigations de ce dernier.

La raison du voyage, la question du mariage de Panurge et la consultation de l'oracle de la «*Dive Bouteille*», est vite oubliée. Il s'agit en fait d'un voyage d'apprentissage du monde, à l'imitation de celui d'Apollonius de Tyane, où les héros sont mus par le «*studieux désir de voir, apprendre, connaître*».

Par rapport à la première rédaction de 1548, qui ne comprenait que onze chapitres, Rabelais, en 1552, profitant d'un cadre, très souple, introduisit dans le livre les fantaisies les plus variées, intercala des anecdotes contemporaines, accusa la signification religieuse de l'épisode de la tempête et augmenta le livre d'épisodes significatifs : description de l'île des Macréons, puis épisodes de satire religieuse avec Carême-Prenant (personnification du jeûne dans la religion catholique), l'île des Andouilles (la bataille héroï-comique contre eux est le symbole de la lutte entre l'ascétisme et les appétits naturels), l'île des Papefigues (qui font la figue au pape : ce sont les protestants) et celle des Papimanes (qui est un tableau de la cour du pape Jules III et une vive satire des prétentions temporelles de la papauté servant la cause gallicane dont la défense avait été avivée en 1551-1552 quand la lutte d'influence reprit entre le pape Jules III et Henri II, soutenu par la Sorbonne), découverte des «*paroles gelées*» (qui est une réflexion sur la correspondance entre les mots et les choses), manoir de messire Gaster (qui est le symbole de l'esprit ingénieux, mal servi néanmoins par les Gastrolatres et les Engastrimythes), scène scatologique (qui est peut-être aussi initiatique), finale invitation à boire (semblable à celle qu'on trouve à la fin de l'"*Éloge de la folie*" d'Érasme). Tout au long du voyage, les héros de la nef s'opposent aux allégories que sont des insulaires souvent monstrueux, symboles de tous les immobilismes des institutions humaines. Cette quête de la connaissance propose un syncrétisme des cultures, Rabelais ayant utilisé largement, par exemple, les ouvrages de Plutarque sur les mythes égyptiens. Un glossaire en fin de livre montre la part importante réservée à l'hébraïsme et les préoccupations linguistiques de Rabelais.

L'épisode dit des «moutons de Panurge» est une jolie scène de farce : Panurge subit d'abord sans broncher les railleries de Dindenault, le mettant ainsi en confiance par sa courtoisie, feignant la naïveté pour l'encourager ; l'autre, de ce fait d'autant plus agressif, se grisant de son propre boniment, s'enferme d'autant mieux qu'il se croit spirituel. Mais Panurge se venge en lui achetant un mouton qu'il jette dans la mer, ce qui fait que tous les autres s'y précipitent.

Publié en 1552, au moment où le roi et le pape se réconciliaient, le "*Quart Livre*", à son tour, fut condamné par le Parlement !

La même année, Rabelais publia une version du "*Tiers Livre*" «*reveu, et corrigé par l'auteur sus la censure antique*».

Il écrivit encore :

‘L’Île Sonnante’
(posthume, 1562)

Pantagruel, Panurge et leurs compagnons arrivent à ‘l’Île Sonnante’ qui «*avait été habitée par les siticines [chantres des funérailles], lesquels étaient devenus oiseaux*».

Commentaire

‘L’Île Sonnante’, c’est Rome, la ville des cloches. À partir du thème des oiseaux, Rabelais s’ingénia à transposer dans leur monde la variété de la hiérarchie ecclésiastique, les prérogatives du pape, les ordres de chevalerie. Cette caricature de la papauté et du clergé est irrévérencieuse : elle alla jusqu’à attribuer les vocations religieuses à la misère, au dénuement des cadets, à la paresse, au désespoir d’amour et même à des crimes cachés. Nulle part, dans les quatre premiers livres, on ne trouve une hardiesse aussi malveillante

‘Cinquième et dernier livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel’.
(posthume, 1564)

Roman

Le prologue n’est autre que la première version de celui du ‘Tiers Livre’.

Pantagruel, Panurge et leurs compagnons passent par ‘l’Île Sonnante’.

Puis ils débarquent chez les «*Chats Fourrés*» qui sont gouvernés par Grippeminaud et ne vivent que «*de corruption*» car on leur apporte toutes sortes de gibiers et d’épices.

Ils visitent, dans l’île des «*Apedeftes*» («*ignorants*»), les pressoirs destinés à pressurer les assujettis.

Ils se trouvent ensuite dans le royaume de «*la Quinte essence*», où les officiers de la reine, les «*abstracteurs*», réalisent mille exploits impossibles.

Ils passent par «*l’île d’Odes*», «*en laquelle les chemins cheminent*», par l’île des frères Fredons, par «*le pays de Satin*», tout en tapisseries et animaux étranges, île de merveilles et de faux témoignages connus par Ouï-dire.

Ils parviennent au pays des Lanternes, où la reine leur donne pour guide un jeune homme qui les conduit au merveilleux temple, longuement décrit, de «*la Dive Bouteille*»

«*La pontife*» Bacbuc présente Panurge à l’oracle. Au milieu d’un silence religieux retentit le mot de la Bouteille : «*Trinch*» (c’est-à-dire : «*Bois*»). Dans une séance de fureur poétique, Bacbuc s’empresse de l’interpréter en offrant à Panurge une large rasade de vin de Falerne, affirmant l’universalité de ce vocable : «*Et ici maintenons que non rire, mais boire est le propre de l’homme*», mais encore faut-il boire «*vin bon et frais*» car «*pouvoir il a d’emplir l’âme de toute vérité, tout savoir et philosophie*».

Commentaire

Le ‘Cinquième Livre’, qui est connu par trois états différents : l’‘Île Sonnante’ de 1562, l’édition de 1564 et un manuscrit non autographe), qui parut une dizaine d’années après la mort de l’écrivain, n’est peut-être pas de Rabelais. S’il complète le ‘Tiers Livre’ et le ‘Quart Livre’, puisqu’il conduit Panurge et ses compagnons jusqu’à l’oracle de la «*Dive Bouteille*», s’il est vrai que la verve rabelaisienne reparait dans certains chapitres, le procédé, un peu monotone, de l’allégorie y devint si direct et si brutal que certains attribuent ce livre à un pamphlétaire protestant inconnu. Rabelais aurait pu aussi choisir de ne pas le publier de son vivant dans un désir d’occultation du message et d’un ésotérisme que certains commentateurs n’hésitent pas à lire

dans toute l'œuvre. Ce pourrait encore n'être qu'une supercherie d'éditeurs ayant voulu faire passer pour la fin de la navigation des brouillons de livres précédents et des notes de lecture. Il serait précieux d'établir avec certitude si ce "*Cinquième Livre*" est vraiment de Rabelais : nous connaîtrions mieux l'évolution de sa pensée, notamment au point de vue religieux. Mais les érudits n'arrivent pas à s'accorder sur l'authenticité de ce dernier livre qui a donné matière à maintes controverses, et il est à craindre que le problème ne soit à jamais insoluble.

La navigation qu'on y trouve est celle que Rabelais aurait projeté de faire faire à ses héros à la fin du "*Tiers Livre*", les amenant de Saint-Malo en Poitou, pays des Lanternes, et à la «*Dive Bouteille*» en Touraine.

L'épisode des «*Chats Fourrés*» est la satire des tribunaux et des magistrats, de leur cruauté et de leur avidité. Celui des «*Apedeftes*» est celle de la cour des comptes. L'île des frères Fredons est une dénonciation de la confession et du carême. Le royaume de «*la Quinte essence*» est le pays des idées pures et de l'abstraction, et cet épisode, qui fait des héros des abstrauteurs, atteste du caractère initiatique de ce voyage. Quant à l'oracle de «*la Dive Bouteille*», on peut comprendre qu'au sens littéral, Panurge est invité à décider par lui-même (aidé de quelque bon vin !) s'il doit ou non se marier, tandis qu'au sens symbolique, il faudrait, selon certains commentateurs, comprendre : «Bois aux sources pures de la science qui rend les êtres humains divins et leur livre la vérité», les deux interprétations s'accordant avec le génie multiforme de Rabelais. Cette quête de la Bouteille peut aussi être lue comme une alliance du monde celtique et du monde grec, la quête d'une nouvelle Atlantide.

À partir de 1552, on perd la trace de Rabelais, qui est mort probablement à la fin de 1553 ou au début de 1554.

Travailleur infatigable, d'une curiosité universelle, Rabelais avait accumulé une somme prodigieuse de connaissances : s'il voulut faire de son géant un «*abîme de science*», c'est qu'il le voulut à son image. Pour lui, comme pour les gens de son temps, le savoir et la sagesse se confondaient avec la connaissance de l'Antiquité : revenir directement aux textes anciens, c'était découvrir la vérité morale (Platon), la vérité juridique (droit romain), la vérité religieuse (évangiles), la vérité scientifique (médecins, astronomes, mathématiciens, naturalistes, etc...). Il connaissait à fond les Latins et les Grecs : il les cita, il les traduisit, il les commenta, il les transposa avec une allégresse enthousiaste.

Cet homme qui avait connu la règle monastique réagit contre l'ascétisme chrétien du Moyen Age, contrainte des corps et des esprits. Au naturalisme antique il emprunta l'idéal de l'épanouissement physique et moral de l'être humain.

Médecin, il réhabilita le corps, injustement méprisé par le Moyen Age : la vie physique, la nourriture, les fonctions naturelles occupent une place importante dans son oeuvre. Il admira le mécanisme du corps humain comme il admira le mécanisme de l'Univers : l'un et l'autre témoignent de la bonté du Créateur.

Ce culte de la Nature s'étendit même à la vie morale : de caractère foncièrement généreux, Rabelais considérait, d'après sa propre expérience, que la nature humaine est bonne, qu'il faut s'abandonner à elle avec confiance et la suivre fidèlement. Son oeuvre est donc une lutte en faveur de Nature («*Physis*»), qui «*enfant Beauté et Harmonie*», contre tout ce qui la déforme et la mutilé («*Antiphysie*»). Aussi cette oeuvre respire-t-elle l'amour de la vie sous toutes ses formes, et particulièrement sous ses formes sensibles.

L'idéal de Rabelais, incarné dans Pantagruel, est donc fait de science et de cette sagesse qui consiste à savoir mener une vie saine selon la nature. L'appétit de science se révèle dans les textes sur l'éducation et dans l'oracle de la «*Dive Bouteille*». Quant à la sagesse de Pantagruel, le «*pantagruélisme*», elle consiste à «*vivre en paix, joie, santé, faisant toujours grande chère*» et se

définit comme «*certaine gaîté d'esprit confite en mépris des choses fortuites*» (prologue du «*Quart Livre*»).

L'écrivain fut un habile conteur

Si tous les ouvrages sont dotés d'un prologue où sont apostrophés les lecteurs, s'ils sont divisés en courts chapitres avec titres, de l'un à l'autre comme à l'intérieur de chacun, le déroulement est très libre, le récit discontinu, faisant alterner narrations, dialogues vifs et souvent facétieux, énumérations comiques ou didactiques, étant parsemé de quantité de digressions. Le narrateur se permet des intrusions : références au présent, prise de parole directe, appels au lecteur.

D'une part réaliste, il peignit la réalité avec un relief, une vérité d'observation qui la dressent, vivante, devant notre imagination. Il eut par-dessus tout le don d'évoquer le mouvement, d'animer un dialogue, son amour de la vie se traduisant par l'art de peindre intensément les formes multiples qu'elle prend. Mais, à ce réalisme pittoresque, il joignit le charme de la fiction romanesque, sa riche imagination vint mêler les jeux de la fantaisie la plus débridée. Il tira d'excellents effets du grossissement de la réalité à l'échelle gigantesque ou à l'échelle épique ; par un nouveau caprice de cette fantaisie, le grossissement est tantôt scrupuleusement respecté, tantôt oublié avec désinvolture. Il s'amusa encore à nous présenter, avec le plus grand faux sérieux, des invraisemblances, des raisonnements paradoxaux, des argumentations ingénieuses mais sans fondement. Parfois, au contraire, ce sont des idées sérieuses qui furent exprimées sous une forme bouffonne. C'est cette fusion du réalisme et d'une fantaisie étourdissante qui fait le charme du récit, qui lui donne une étrange séduction poétique : nulle part elle ne fut mieux réussie que dans le récit de la «*guerre picrocholine*».

Il fut un des maîtres du rire. Et ce rire, qu'on a pu qualifier de carnavalesque mais dont, dans le «*Quart Livre*», il souligna la vertu thérapeutique et pédagogique, se joua de tout, dans toutes les formes, sur tous les tons. On trouve chez lui tous les degrés du comique : le bas corporel, la bouffonnerie, l'incitation à la fête, à la célébration permanente du vin, les farces les plus lourdes, héritées du Moyen Âge, la gauloiserie poussée jusqu'à la grossièreté, les jeux de mots populaires et approximatifs, les calembours et les traits d'esprit, la caricature grotesque, la mystification (les moutons de Panurge), la comédie d'intrigue, la parodie (celle de l'épopée : généalogies, enfances, exploits prodigieux), la comédie d'intrigue, la comédie de mœurs (satire de l'*Île Sonnante*) et jusqu'à la comédie de caractère la plus fine. Il y en a pour le grand public, pour les étudiants et pour les érudits les plus cultivés : «*Et son éclat de rire énorme / Est un des gouffres de l'esprit.*» (V. Hugo).

L'écrivain précisa ses partis pris philologiques, élaborait un système orthographique complexe en relation avec les codifications contemporaines et avec une réflexion à visée métaphysique sur la forme des choses. Surtout il convia tous les mots, et on demeure confondu devant la richesse prodigieuse de son lexique ; il emprunta à tous les langages techniques : agriculture, médecine, navigation, guerre, religion, commerce, littérature ; il puisa dans les langues mortes, les langues étrangères, les dialectes provinciaux. Cependant, si sa langue est farcie de latinismes et d'hellénismes, ce qui compta pour lui, ce fut de prolonger la tradition nationale. Il avait beau être allé à Rome, il ne devait rien aux Italiens.

D'autre part, son invention verbale étant époustouflante, incomparablement riche et comique, il déforma les termes existants, forgea des mots, créa des onomatopées. Animé d'une véritable ivresse de la parole, il se grisa lui-même de cette extraordinaire fécondité : au lieu d'un terme, ce sont dix, vingt, qui vinrent sous sa plume, tous colorés et pittoresques. Il se livra à une contestation du langage par son inflation, sa désorganisation. Par ses emprunts et ses créations, cette oeuvre est linguistiquement la plus riche de la littérature française.

Son style est infiniment souple et plastique : familier et populaire dans les récits du terroir, parfois vulgaire, obscène et même scatologique, aussi naturel que la vie elle-même dans les dialogues, il

devient ample, solennel et cicéronien dans les morceaux les plus graves ; il est plein de mouvement dans les passages épiques ; il s'élève parfois jusqu'à la ferveur lyrique et à la verve la plus étincelante. Toutes les figures de style sont utilisées, mais particulièrement l'énumération, l'accumulation, le dénombrement.

Il évoqua de nombreux milieux : les paysans de la Touraine, les moines, les étudiants, les théologiens de la Sorbonne, les ecclésiastiques, les juristes. Il dressa tout un tableau de l'éducation scolastique. Cordelier, bénédictin, puis prêtre, ayant vécu dans l'intimité de deux évêques, ayant pu, à Rome, observer la cour pontificale, il put se moquer des religieux. Fils d'un avocat qui, au cours de son existence fut en relations avec des gens de justice, qui avait lui-même étudié le droit, à qui étaient donc familiers les termes de procédure et de chicane, les textes juridiques, il fit en particulier la satire de la justice, reprochant l'obscurité et la complication de la procédure, l'incompétence et l'ignorance des juges, leurs «*chausses-trapes*», leur cruauté et leur rapacité

Il eut le don de tracer des silhouettes inoubliables (Frère Jean, Panurge). Beaucoup de personnages ne sont que des symboles et incarnent des vertus ou des défauts : la bonhomie (Grandgousier), l'esprit de la Renaissance (Gargantua, Pantagruel), l'amour de l'action (Frère Jean), la ruse et la perversité (Panurge), l'ambition (Picrochole), etc.. Mais certains ont plus d'épaisseur. Panurge a un double statut : d'un côté, il est diabolique, il est celui par qui le désordre arrive, une sorte d'Hamlet ; d'un autre côté, représentant du petit Français intelligent, assez méchant, inquiet, rusé, mais qui ne peut vivre sans son bon roi, il est l'ami fidèle de Pantagruel. Celui-ci est le géant (aspect parfois oublié), mais surtout un vrai héros (supériorité physique, supériorité intellectuelle, prouesses guerrières, sagesse politique, qualités de cœur, adoration fidèle de Dieu), un représentant possible du roi de France d'alors, François Ier ou, si l'on se projette dans le futur, Henri IV. Avec Pantagruel et Panurge, il inventa un couple aussi mythique que celui de Cervantès, Don Quichotte et Sancho Pança.

Conteur brillant, Rabelais était également un penseur qui, de «*Pantagruel*» au «*Quart Livre*», ne cessa d'approfondir, d'affiner et de varier les présentations de sa pensée dans de nombreux domaines.

Il nous invita lui-même à chercher, sous la plaisanterie, les idées sérieuses : son développement sur les silènes d'Alcibiade, tiré d'un célèbre adage d'Érasme et sa métaphore de l'os qu'il s'agit de rompre pour sucer «*la substantifique moelle*», invitaient à une lecture allégorique, car, à la suite de saint Paul et d'Érasme, il tenait à l'occultation d'un message sélectif selon les individus, mais aussi à une juste moyenne à tenir entre lecture littérale et lecture allégorique, concevant de nombreux épisodes comme une propédeutique à cette bonne lecture.

Mais l'allégorie, qui est une transposition habituellement froide et mécanique, devint chez lui une forme d'art pleine d'humour et de souplesse, car il excella à présenter des idées sérieuses sous la forme la plus attrayante, la plus vivante, la plus concrète, donc la plus efficace, en des récits amusants et pittoresques, comme lorsqu'il fit l'éloge du «*pantagruélion*» ou décrivit les oiseaux de «*l'Île Sonnante*». Par cet art du récit symbolique, Rabelais fut un des devanciers de Voltaire.

Il fit l'éloge du savoir, connut l'aspiration à une connaissance universelle et totale, l'oeuvre étant représentative du courant humaniste du XVI^e siècle par l'étendue des connaissances qu'elle brassa, par l'enthousiasme pour la culture et la sagesse antiques.

Condamnant l'éducation scolastique qui était uniquement livresque, fondée sur la mémoire et non l'intelligence, il préconisa une éducation qui tende à un équilibre harmonieux de l'esprit et du corps (obtenu dans l'abbaye de Thélème), d'un nouvel art de vivre, le pantagruélisme.

Il remit en question le pouvoir : juridique, royal, religieux.

Il donna son avis sur le gouvernement, sur la guerre, refusant une guerre autre que défensive, faisant une caricature de la guerre de conquête, Picrochole rêvant d'un empire mondial à partir de sa petite localité, mais ne sortant pas finalement de chez lui.

Il accorda à la question religieuse une grande place dans son œuvre, et, bien que la prudence l'ait parfois contraint de nuancer sa pensée, il est possible de préciser les tendances générales de son esprit.

Moine puis prêtre séculier, victime de la Sorbonne, il fit la satire du catholicisme, dénonçant, dans *"Gargantua"*, le ridicule, la malfaisance et les intrigues des théologiens, l'inutilité sociale des moines qui prient *«sans y penser ni entendre»*, la dévotion formaliste, la vénération des reliques, les pèlerinages, *«odieux et inutiles voyages»*. Dans le *"Quart Livre"*, la satire visa les ambitions temporelles des papes et la vertu des décrétales. Sur ce point, il rejoignait les juristes gallicans et les théologiens de la Sorbonne eux-mêmes, défenseurs de l'autorité royale contre les ambitions pontificales. Dans le *"Cinquième Livre"*, enfin, la violence des attaques directes contre le pape et les gens d'Église fut telle que certains commentateurs n'hésitent pas à attribuer ce livre posthume à un auteur protestant inconnu.

Lui qui avait été en correspondance avec Érasme (son *«père spirituel»*) était proche des évangéliques qui proclamaient la nécessité de prendre l'évangile comme seul fondement du christianisme et d'abandonner, dans le catholicisme, les institutions créées par les hommes. L'évangélisme apparaît nettement dès *"Pantagruel"*, où le héros, invoquant Dieu avant de combattre les Dipsodes, s'écrie : *«Je ferai prêcher ton Saint Évangile purement, simplement et entièrement, si que les abus d'un tas de papelards et faux prophètes, qui ont par constitutions humaines et inventions dépravées envenimé tout le monde, seront d'entour moi exterminés (chassés)»*.

On a pu se demander s'il était devenu protestant. En fait, Calvin l'avait condamné, et lui-même unit dans le même mépris *«les démoniaques Calvins, imposteurs de Genève, les enragés Putherbes (catholiques intransigeants)... et autres monstres difformes et contrefaits en dépit de nature»*, rejetant les *«papefigues»* comme les *«papimanes»*.

Il déclara les uns comme les autres engendrés par l'ennemie de la nature, *«Antiphysie»*, tandis que *«Physis, c'est Nature, enfanta Beauté et Harmonie»*. Il semble en effet y avoir antagonisme entre la rigueur ascétique, la réglementation étroite imposées par Calvin à la communauté genevoise, et l'existence épicurienne des Thélémites. L'importance que Rabelais accordait au corps, sa confiance dans la nature humaine sont même difficilement compatibles avec le christianisme.

Le parti pris de style et de culture populaires a pu être lu comme le dessein d'écrire une anti-épopée chrétienne de la fraternité universelle.

Enfin, l'œuvre de Rabelais célèbre l'amour de la vie. Ne s'adressant pas qu'à l'esprit, partisan d'une morale plus conforme aux exigences de la nature, il voulut rendre à l'être humain son unité et réhabilita le corps, ses images, comme les fonctions naturelles représentées dans un climat de fête, étant fréquence. Pour lui, la satisfaction du corps n'est pas un péché à condition que les plaisirs soient assouvis dans des limites raisonnables. C'était là un nouvel art de vivre, représenté par Pantagruel qui débordait d'enthousiasme face au nouveau monde qu'il se sentait prêt à construire.

Ne faut-il pas rappeler que Rabelais fut le contemporain de Copernic, de Luther et de Colomb, tous ces insoumis qui ont infligé au vieux monde la provocation la plus fantastique, le chambardement le plus radical, le cataclysme le plus achevé qu'on puisse imaginer? Il infligea au vieux monde chrétien, féodal et scolastique, une contestation radicale et vertigineuse.

Dans la crise d'identité du XVI^e siècle, il fut un véritable géant, par sa liberté et une puissance d'ironie sans précédent.

Ses œuvres à la langue si abondante et savoureuse auraient pu, auraient dû, devenir les «classiques» d'un français vulgaire et vivant, jouissant de sa diversité lexicale, traversant du haut en bas la société. Mais Rabelais a raté son coup, et c'est Amyot, précepteur du roi Henri III, évêque de cour et d'académie, qui l'a emporté, qui imposa une nouvelle langue cicéronienne et italienne, mise à l'honneur ensuite par Malherbe.

Quelle fut la postérité de Rabelais?

En 1575, le polygraphe et humoriste allemand Johann Fischart, le plus grand auteur satirique du XVI^e siècle allemand et peut-être de toute la littérature allemande, publia une célèbre reconstitution du premier livre de l'oeuvre de Rabelais, '**Gargantua, Grandgusier und Pantagruel**', qui est considérée comme son chef-d'oeuvre. La fable restait au fond celle de Rabelais, mais dans son développement, dans sa force expressive, dans son comique, dans sa nature hardie, dans la richesse et la vivacité de son exposition, Fischart se libéra de son modèle, en groupant autour du noyau central de la fable une foule de figures qui lui permirent d'amuser les foules de son temps.

Du XVI^e au XXI^e siècles, les jugements les plus opposés furent portés sur l'oeuvre, les deux tendances de la critique étant assez bien résumées par le jugement de La Bruyère : «Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire ; c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusques à l'exquis et à l'excellent ; il peut être le mets des plus délicats.»

Plutôt qu'un auteur populaire, Rabelais est devenu un écrivain pour écrivains, une inspiration pour Voltaire, Victor Hugo ou Flaubert. Selon Céline, qui cherchait un ancêtre à sa propre fureur en prose, la littérature française aurait beaucoup perdu à sa marginalisation.

En 1949, Jacques Perret donna une préface à "*Gargantua*" de Rabelais. À l'éloge de celui qui, à ses yeux, n'avait «rien d'un intellectuel européen», s'ajouta celui de la terre de Chinon où rien n'avait changé depuis le temps de Rabelais : «*Les noms sont toujours là, bien vivants, et vous pouvez vous offrir un pique-nique dans le même pré planté de saules où Gargamelle souffrit d'une indigestion de tripes [...] pendant que son mari discutait et buvait le coup avec ses voisins et amis.*»

Ce formidable érudit et philologue, ce conteur plein de vigueur et de puissance comique, ce penseur hardi demeure une figure majeure de la littérature française.

Il est l'un des écrivains français les plus admirés à l'étranger : aux yeux de Joyce, de John Cowper Powys,

En 2009, on fit paraître :

“Traité de bon usage de vin”

48 pages

Des «*enluminures de museaux*» l'illustrent. Le livre se dévore en trente minutes, mais perdure dans l'esprit comme les bons vins dans la bouche. L'original de ce traité a disparu mais il demeurait une traduction en tchèque datant de 1622. Les éditions Allia ont rapatrié en «français compréhensible mais portant l'écho de la syntaxe et du vocabulaire rabelaisiens» ce pied de nez aux «*oiseaux funestes*» prédicateurs d'une société sans risques et sans plaisirs. «*La vie est le vin de l'homme*», dit Pantagruel. Et inversement, puisqu'il guérit «*l'ennui, le sorbonisme, le dessèchement du cerveau...*»

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)